

UNE GRANDE ABBAYE LYONNAISE

LA BASILIQUE
SAINT-MARTIN D'AINAY
ET SES ANNEXES

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

par

ANDRÉ CHAGNY

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LYON

avec

le précieux concours des manuscrits et documents laissés

par

le docteur BIROT (1849-1919)

Préface de M. Marcel AUBERT, membre de l'Institut.

Illustrations par Madeleine PLANTEY,

Joannès et Joanny DREVET, Paul SENGLER, Joanny COQUILLAT.



EXTRAIT LEGAL D'UN
LIVRE SOUS COPYRIGHT

Librairie Pierre MASSON, 81, rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON

Librairie Emmanuel VITTE

LYON - 3, place Bellecour

— 10, rue Jean-Bart - PARIS

LA BASILIQUE
SAINT-MARTIN D'AINAY
ET SES ANNEXES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

L'ouvrage est tiré à 680 exemplaires :

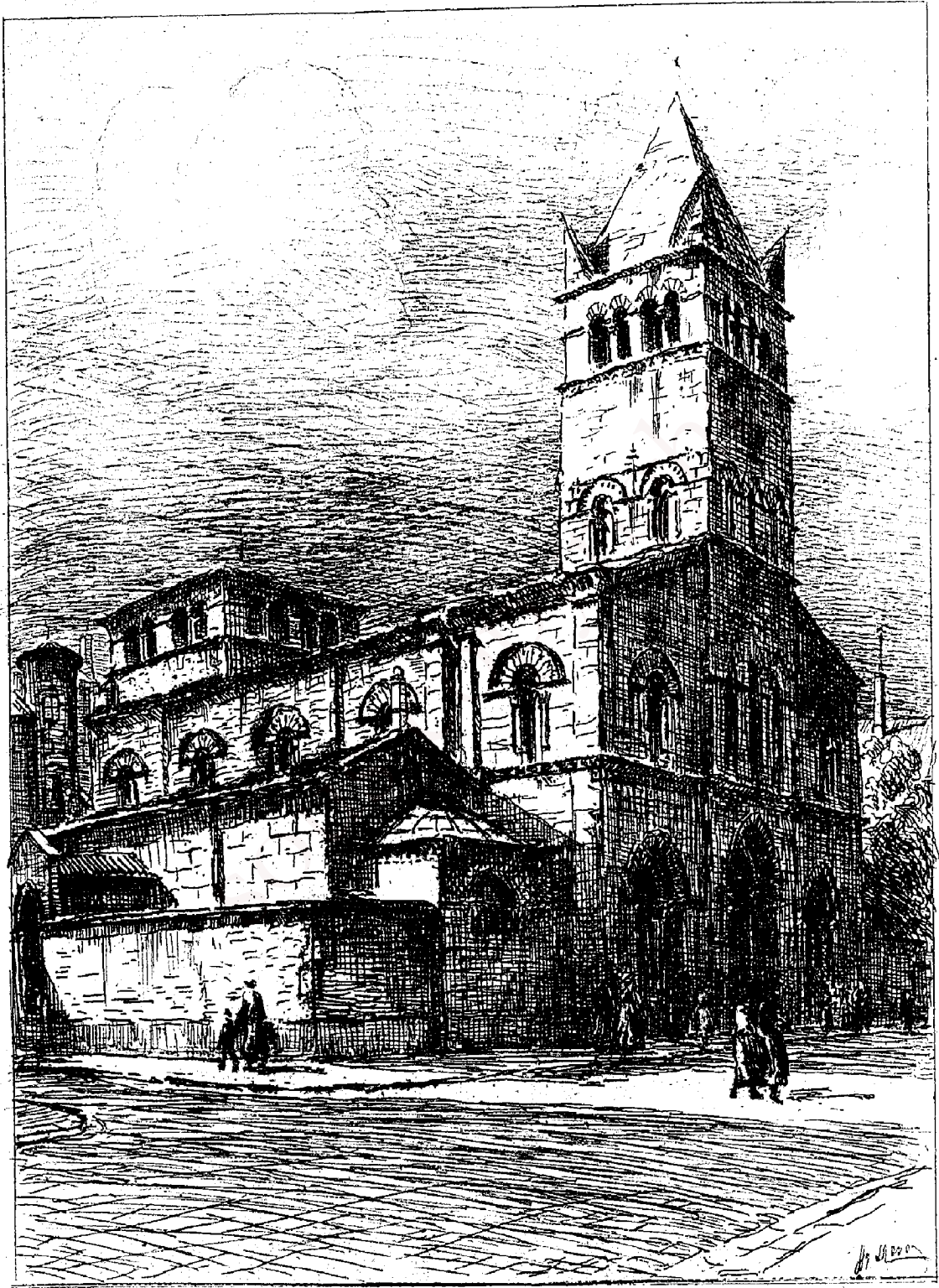
1° 30 exemplaires sur Japon des Manufactures impériales (avec gravure du frontispice en deux épreuves) imprimés avec les noms des souscripteurs.

2° 275 exemplaires de luxe sur papier vergé d'Arches à la forme, numérotés de 1 à 275.

3° 375 exemplaires sur beau vélin apprêté, numérotés de 276 à 650.

Les exemplaires réservés aux collaborateurs ne sont pas numérotés.

Exemplaire N° 557



UNE GRANDE ABBAYE LYONNAISE

LA BASILIQUE
SAINT-MARTIN D'AINAY
ET SES ANNEXES

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

par

ANDRÉ CHAGNY

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LYON

avec

le précieux concours des manuscrits et documents laissés

par

le docteur BIROT (1849-1919)

Préface de M. Marcel AUBERT, membre de l'Institut.

Illustrations par Madeleine PLANTEY,
Joannès et Joanny DREVET, Paul SENGLLET, Joanny COQUILLAT.



Librairie Pierre MASSON, 81, rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON

Librairie Emmanuel VITTE

LYON - 3, place Bellecour — 10, rue Jean-Bart - PARIS

1935

sous copyright

*Tous droits de reproduction, d'adaptation
et d'exécution réservés pour tous pays.
Copyright 1935 by André CHAGNY, LYON.*

PRÉFACE



Il est aisé de comprendre que le rôle considérable joué par l'abbaye d'Ainay dans l'histoire de la ville de Lyon, devait tenter les historiens ; mais, depuis la vieille *Chronique* du chanoine Jean-Marie de La Mure, publiée par Georges Guigue en 1885, aucun travail important n'avait paru, et l'on souhaitait vivement de posséder un livre qui apportât sur l'abbaye, ses bâtiments et son église, des lumières nouvelles.

Deux érudits lyonnais, le Docteur Birot et M. André Chagny, avaient entrepris, chacun de son côté, l'étude approfondie de l'abbaye d'Ainay, et, depuis de longues années, ils analysaient les sources manuscrites et imprimées, scrutaient jusque dans leurs moindres recoins les bâtiments encore subsistants. En 1919, la mort a empêché le Docteur Birot de mener à bien l'œuvre qu'il avait entreprise. M. Chagny, resté seul, dépouillant les archives, malheureusement décimées par les bandes du baron des Adrets en 1562, a poussé son travail avec la plus grande ardeur, et, s'aidant des manuscrits, notes et documents laissés par le Docteur Birot, des photographies du même archéologue et du regretté Lucien Bégule, il publie le premier volume de l'histoire de l'abbaye d'Ainay.

Ce volume est consacré à la basilique, ancienne église abbatiale Saint-Martin d'Ainay, et à ses annexes. L'étude de ce monument est rendue des plus difficiles par les restaurations qui en ont modifié le caractère et parfois même les dispositions essentielles. M. André

Chagny a insisté très justement sur les travaux exécutés au cours du XIX^e siècle, notamment après 1830, travaux dont il faut connaître la portée exacte pour reconstituer l'état ancien de l'édifice : les voûtes actuelles ont été construites en briques en 1836, et elles remplacent des lambris qui remontaient à la seconde moitié du XV^e siècle et qui remplaçaient eux-mêmes une charpente montée au début du XII^e siècle sur des arcs diaphragmes dont M. Chagny a pu retrouver la trace ; des adjonctions furent faites à la façade, de chaque côté du clocher-porche, et le long des murs de la nef ; bien des détails de la construction et de la décoration furent modifiés sans aucun souci de conserver les témoins anciens.

M. André Chagny, dans une discussion savamment conduite, montre qu'il existait peut-être en cet emplacement une église dès le V^e siècle, dont on n'a, d'ailleurs, retrouvé aucune trace, — le sous-sol n'a révélé aux fouilleurs que des fondations antiques et des débris de la civilisation gallo-romaine —, et il écarte avec prudence les glorieuses légendes dont furent entourées après coup les origines de l'abbaye. Dans la deuxième moitié du IX^e siècle, l'église Saint-Martin entre dans l'histoire ; au X^e et au XI^e siècle, les textes qui s'y rapportent abondent ; plusieurs signalent sa reconstruction achevée lors de la dédicace solennelle par le pape Pascal II, le 27 janvier 1107.

La description archéologique, claire et précise, se divise en deux parties : étude de l'architecture — plan, intérieur, extérieur — et de la décoration — incrustations, sculptures, mosaïques. Je n'en veux retenir que l'excellent chapitre sur les chapiteaux historiés des pilastres du chœur publiés autrefois par le Docteur Birot, et dont à son tour, M. Chagny donne la description, étudie la technique, les sources d'inspiration, le sens symbolique, et marque la place dans l'histoire de la sculpture, entre les œuvres du nord de l'Italie dont ils ont subi l'influence, et les chapiteaux des églises d'Auvergne, dont la technique, les sujets, parfois même la composition ne sont pas

sans présenter bien des analogies avec ceux de Saint-Martin d'Ainay, terminés lors de la consécration de 1107.

Dans ses derniers chapitres, M. André Chagny décrit les annexes de Saint-Martin, en particulier le baptistère, et la Chapelle dédiée aujourd'hui à sainte Blandine, seul témoin peut-être de l'ancienne église Saint-Pierre qui, plusieurs fois ruinée et reconstruite, fut consacrée une dernière fois en 1145. Il étudie enfin la suite des précieuses inscriptions qui s'échelonnent du 11^e siècle à la Renaissance.

Cet ouvrage, nourri de faits, bien pensé et bien écrit, est illustré de gravures et de dessins de Joannès et de Joanny Drevet, ainsi que de Madeleine Plantey, de plans, coupes et élévations de l'architecte Paul Senglet, et de lettrines de Coquillat. Il est digne du grand nom d'Ainay et de l'érudition de l'auteur, président de la Société littéraire, historique et archéologique, membre de la Commission municipale du vieux Lyon et de l'Académie lyonnaise, historien consommé et archéologue averti. Il faut souhaiter que le deuxième volume, qui comprendra l'histoire de l'abbaye, de ses institutions, de son expansion territoriale, de son rôle dans la vie de Lyon, puisse bientôt paraître.

Marcel AUBERT,
Membre de l'Institut,
Directeur de la Société française d'archéologie.

AVERTISSEMENT

Le lecteur voudra bien excuser ces notes brèves : elles n'ont d'autre but que de le renseigner sur certaines de nos intentions, et de nous permettre de remplir envers nos collaborateurs le plus agréable des devoirs.

Comme le laisse entendre le titre général de cet ouvrage, nous avons le dessein de lui donner une suite. En termes plus explicites, notre désir est de présenter quelque jour l'histoire de l'Abbaye elle-même, de ses institutions et de son expansion territoriale, c'est à savoir l'histoire de ses abbés et de ses moines ; celle de leur vie religieuse, de leur rôle intellectuel et social, de leur influence politique ; celle des bâtiments claustraux qu'ils habitèrent et qui devaient servir de logis, dès la fin du XV^e siècle, à nombre de grands personnages : ambassadeurs, ministres, princes, rois et même reines ; celle des prieurés qu'ils fondèrent ou entretenirent et des domaines qu'ils ont possédés jusque dans des régions fort éloignées de Lyon ; celle, enfin, de leurs rapports avec les pouvoirs religieux ou civils, avec les empereurs, les rois et les papes, avec les archevêques et les consuls de leur ville, avec les monastères bénédictins et les autres couvents des provinces voisines.

Infiniment plus pittoresque et, par là même, plus accessible au commun des lecteurs que la double et austère monographie d'églises qui fait l'objet du présent ouvrage, une telle étude suppose de longues et pénibles enquêtes, conduites dans les dépôts d'archives. Ces enquêtes sont depuis longtemps commencées ; mais nous n'envisageons pas la possibilité d'en publier les résultats avant plusieurs années. Si quelqu'un nous devance sur cette route, tant mieux ! Nous ne sommes pas de ceux qui s'installent dans un sujet avec la prétention ridicule de s'en assurer le monopole exclusif.

En cours d'impression, nous avons cru devoir modifier la justification et les caractères tout d'abord choisis. Cela dans le but de diminuer le nombre de pages et de rendre plus facile le maniement de ce lourd in-quarto.

De même, c'est pour alléger notre appareil critique que nous donnons, sans indication de lieu et de date de publication, les ouvrages, plusieurs fois cités, qui figurent dans notre Bibliographie.

Un index général sera publié plus tard.

Le lecteur s'apercevra sans peine que nous avons recouru à un seul procédé d'illustration : celui de la gravure et du dessin au trait. Si nous l'avons fait, ce n'est pas seulement pour mettre plus d'harmonie visuelle dans un livre qui comporte des plans, des coupes et des élévations, c'est surtout pour lui restituer sa véritable physionomie. Une longue expérience de la photographie a fortement ancré en nous cette conviction qu'elle n'est pas, tant s'en faut ! le meilleur procédé d'illustration archéologique. Le trait pur, l'honnête et simple trait, respecte mieux la réalité ; il risque moins de l'embellir abusivement. Entre les doigts d'un artiste digne de ce nom, la pointe du graveur ou la plume trempée dans l'encre de Chine sait demeurer assez souple, alerte et déliée pour reproduire avec une parfaite exactitude le contour des choses et, de surcroît, pour les rendre vivantes. D'où l'incontestable supériorité du dessin au trait. Cela dit, nous ne verrions aucun inconvénient à ce qu'on exploitât telles collections de clichés, pour en tirer des images, réalisées selon des procédés assurément flatteurs.

Au surplus, quand il fut question d'illustrer ce livre, nous avons eu la rare, l'heureuse fortune de pouvoir grouper une pléiade de ces vrais artistes auxquels nous venons de faire allusion. Est-il besoin de rappeler à des Lyonnais la place qu'occupe, dans l'histoire artistique de leur ville et des régions voisines, un Joannès Drevet, l'illustre graveur du Lyon de nos pères et de tant de superbes albums ? Son fils Joanny, qui suit avec bonheur ses traces, ajoutant à l'œuvre paternelle son œuvre originale, puissante et savoureuse ; Madeleine Plantey, qui

expose depuis nombre d'années des toiles remarquées aux salons de Paris et de Lyon où elle est placée hors concours ; Joanny Coquillat, de qui l'exposition nationale du Travail en 1933 a consacré le talent de dessinateur par le titre de « meilleur ouvrier de France » ; enfin, l'habile architecte qu'est Paul Senglet, ont également contribué à donner à ce volume sa précieuse parure par des illustrations à la fois d'une scrupuleuse exactitude et d'une vie délicate. Ils nous permettront de leur offrir ici l'expression de votre vive gratitude.

Certes, si au lieu de recourir à leurs gravures, dessins et figures architecturales, toutes composées en vue de cet ouvrage, nous avions voulu illustrer notre livre par des clichés photographiques, nous l'aurions pu faire aisément : nous avons sous la main, outre les photographies de la Maison Sylvestre et de notre collection personnelle, les beaux clichés du regretté Lucien Bégule et l'admirable suite de ceux qu'avait réunis, au cours de vingt années, le docteur Joseph Birot.

La série de l'ancien inspecteur pour le Rhône de la Société française d'archéologie, — documentation aussi précise qu'abondante, — nous a rendu de grands services. Mais, combien plus utile encore nous fut la sorte de collaboration posthume dont manuscrits et notes du même érudit nous ont offert les avantages ! Le docteur Birot avait fait de vastes et patientes recherches sur l'Abbaye d'Ainay dans les bibliothèques publiques et privées. Sans doute se préparait-il, la guerre finie, à les poursuivre dans les dépôts d'archives, lorsque la mort le frappa le 20 août 1919.

Il laissait en portefeuille des études qui, avec l'intention de traiter de l'histoire et de faire une complète description de l'abbaye, s'inscrivaient dans les sept chapitres suivants : I. Étymologies du mot Ainay, Armes et Origines de l'Abbaye ; — II. Liste chronologique des abbés et principaux faits concernant l'abbaye ; — III. Église Saint-Martin : 1. Architecture, 2. Sculptures, 3. Peintures, 4. Mosaïques, 5. Ameublement, 6. Vocables ; — IV. Chapelles annexes existantes : Sainte-Blandine, Saint-Michel, de la Vierge, Saint-Joseph,

Fonts baptismaux ; — V. Chapelles disparues : Saint-Pierre, les Saints-Anges, Saint-Benoît, etc. ; — VI. Cimetières, Caveaux, Pierres tombales et inscriptions, Fortifications ; — VII. Imprimerie de l'Abbaye. Quatre de ces sept chapitres se rapportaient à l'église Saint-Martin et à ses annexes, auxquelles est consacré le présent ouvrage.

Né à Lyon en 1849, Joseph Birot fit ses études médicales à Montpellier. Il s'établit dans sa ville natale vers 1876 et, pendant plus de quarante années, y prodigua ses soins à une nombreuse clientèle. Ses confrères de la Société des Sciences médicales et de l'Association des Médecins du Rhône ont rendu hommage à sa science professionnelle et à son généreux dévouement.

Le docteur Amédée Carry lui a consacré une notice émue dans le Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, dont il faisait partie, en même temps que de l'Association des Antiquaires de France et de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de notre ville. Au nom de la dernière de ces compagnies, M. Lesbre, alors directeur de l'École Vétérinaire, disait dans le discours prononcé au cours des obsèques de son confrère : « Nul ne fut plus épris du savoir rétrospectif et du beau antique. Lettré, artiste, historien, le D^r Birot cultiva par prédilection l'archéologie. » Une quinzaine de livres et de plaquettes, publiés sur des sujets allant des manuscrits de l'ancien trésor de Saint-Jean ou des chapiteaux des pilastres d'Ainay jusqu'au sculpteur Legendre-Héral et à l'évêque constitutionnel Primat ; des communications données à des congrès scientifiques, épigraphiques et archéologiques ; enfin, des lectures, faites devant des compagnies savantes, témoignent éloquemment de son infatigable activité.

Mais, comme le constatait M. Lesbre, c'est à l'archéologie surtout qu'il consacra les trop rares loisirs que lui laissaient ses occupations professionnelles. La crypte de Saint-Irénée, l'autel d'Avenas, et, « plus que tous les autres édifices du passé, cette église d'Ainay, qui, par une coïncidence digne d'être remarquée, a été son dernier asile avant la tombe. » Jusqu'au bout, en effet, en dépit du surmenage imposé au

médecin par la guerre et du mal qui menaçait sa vue, il consacra ses soins à sa chère Abbaye. Il rêvait de lui dédier un livre digne de son rôle historique. La mort brutale a dérobé à cet érudit modèle, à ce savant consciencieux, à cet artiste amoureux des vieilles pierres, animées par l'histoire et sanctifiées par la foi, la mélancolique et suprême récompense de ceux, trop rares, hélas ! qui, après avoir longuement et vaillamment travaillé, peuvent écrire, au terme de leur œuvre, l'Exegi monumentum du bon Horace.

Nous avons voulu que ce livre, qui lui doit tant, portât le nom du docteur Birot inscrit sur sa première page.

A. C.

INTRODUCTION

LE SITE D'AINAY L'ANCIENNE ILE ET LE DOMAINE ABBATIAL



UR l'abbaye bénédictine d'Ainay¹, dont l'église, consacrée le 27 janvier 1107 par le Pape Pascal II, est toujours debout ; dont les bâtiments conventuels et les magnifiques jardins faisaient encore, au début du XVII^e siècle, l'orgueil du vieux monastère, jugé digne d'abriter des ministres, des princes et des rois, tous les malheurs semblent s'être appesantis. Après les dévastations commises par les soudards du baron des Adrets en 1562, à une époque où le régime de la commende venait d'ouvrir l'irréremédiable déchéance du couvent, — ainsi d'ailleurs que des maisons religieuses les plus prospères au moyen âge, — le déclin s'accrut rapidement. En dépit de son agrégation à Cluny en 1604, l'abbaye, sécula-

¹ Les *Archives du département du Rhône* ont recueilli presque tout ce qui a été sauvé des chartiers de l'abbaye et de la collégiale qui lui a succédé. En dépit de pertes énormes et infiniment regrettables, qu'il faut mettre d'abord au compte du fanatisme des bandes du baron des Adrets, qui, en 1562, firent un autodafé des papiers de l'abbaye, ensuite de la négligence des derniers bénédictins et des chanoines aux XVII^e et XVIII^e siècles, enfin du vandalisme révolutionnaire, ce fonds est encore relativement important. (On en trouvera plus loin une description sommaire : Appendice VIII.) Par malheur, il y a bien peu de renseignements à en tirer pour l'histoire et la description des églises d'Ainay, et cela, malgré les titres fallacieux portés sur certains cartons.

Quant aux Cartulaires de l'abbaye — *Petit Cartulaire*, publié en 1853 par Aug. Bernard, et *Grand Cartulaire...*, suivi d'un autre *Cartulaire rédigé en 1286*, publié par le comte de Charpin-Feugerolles et M.-C. Guigue, en 1885 — ils n'offrent presque aucune ressource à l'historien de nos églises.

On en peut dire autant de la *Liste des fondations* attribuées aux diverses chapelles en 1369 ; autant du *Terrier de l'Infirmerie d'Ainay* (1470-1519) ; autant du *Missel*, imprimé pour l'usage de l'abbaye et dans l'abbaye même en 1531.

Parmi les imprimés ayant trait plus ou moins directement à l'abbaye, on peut consulter, mais avec prudence, le seul ouvrage qui présente l'histoire complète du monastère jusqu'en 1675 : *Chronique de la très ancienne et insigne abbaye royale d'Ainay*, par Jean-Marie de la Mure, chanoine de

risée dès 1685, fut transformée en collégiale¹. Les troubles révolutionnaires en consommèrent la ruine matérielle.

Situé hors des murs, comme la plupart des grands monastères de l'ancienne Bourgondie², celui d'Ainay occupait une position vraiment unique au confluent du Rhône et de la Saône³. Dans ce décor fluvial, qui fut longtemps l'un des plus beaux non seulement de la France, mais encore de l'Europe, et qui n'aurait jamais dû cesser de l'être, église abbatiale et bâtiments conventuels se trouvaient isolés dans une île⁴. Cette « île d'Ainay », qu'un bras du Rhône séparait de la presque île lyonnaise, était la plus étendue d'un archipel en miniature : îlettes, broteaux, bancs de sable ou de gravier, petits territoires que le fleuve modelait au gré de sa rude fantaisie⁵. Or, depuis le haut moyen âge, le confluent du Rhône

l'église de Montbrison, publiée pour la première fois, d'après le Ms. des archives de Lyon, par Georges Guigue, en 1885. Cette chronique est loin d'être sans valeur. Selon son propre aveu, La Mure utilisa les annotations portées sur un exemplaire, aujourd'hui perdu, du Missel d'Ainay.

Quelques ouvrages, tels que *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs*, par Alph. de Boissieu (Lyon, 1864) et les *Traditions d'Ainay*, par l'abbé Florent Dumas (Lyon, 1886), soutiennent des thèses périmées et n'apportent aucune lumière sur l'histoire de nos monuments. (Voir Appendice VIII : Sources manuscrites et imprimées.)

En revanche, nous avons puisé des renseignements dans trois courtes études, publiées par Fleury la Serve et H. Leymarie, Abbaye et église d'Ainay dans *Lyon Ancien et Moderne* (Lyon, 1838, I, 1-68) ; par Victor Teste, l'église d'Ainay considérée au point de vue archéologique et épigraphique dans *Revue du Lyonnais* (XXV, 1847, 431-442) ; enfin par le D^r Birot, Saint-Martin-d'Ainay dans *Histoire des Églises et Chapelles de Lyon*, par J.-B. Martin (Lyon, 1908, II, 85-102.).

¹ La bulle d'agrégation d'Ainay à Cluny porte la date du 26 août 1604. (Vente Verna, n° 1303.) — La bulle de sécularisation, accordée le 14 des ides de décembre 1684, a été fulminée l'année suivante. Elle fut accompagnée des lettres patentes, octroyées par le roi en 1686 et enregistrées au parlement en 1687.

² A Langres, les Saints-Geomes ; à Dijon, Saint-Bénigne ; à Autun, Saint-Andoche, Saint-Martin, Saint-Jean et Saint-Symphorien ; à Chalon, Saint-Pierre et Saint-Marcel ; à Mâcon, Saint-Pierre et Saint-Clément ; à Lyon, Saint-Pierre et l'Île-Barbe ; à Vienne, Saint-Pierre et Saint-Sévère.

Lyon, comme ces diverses cités, avait son enceinte (remaniée après l'inondation de 580 qui renversa une partie des remparts romains) ; elle est mentionnée dans le *Petit Cart. d'Ainay* (II, 697, n° 192, avril 950). Notre abbaye est donnée comme suburbaine le 30 mai 969 (*Ibid.*, II, n° 4).

³ Cf. A Kleinclausz, *Lyon, des origines à nos jours*. Passim et chap. VI du livre II par M. Dutacq (221 et s.)

⁴ Si l'on se réfère aux *Cartulaires*, on constate que la charte la plus ancienne qui place l'abbaye dans une île est d'environ 1070 (*Petit Cart.* N° 176). A partir de 1106, on ne trouve plus que des formules comme celle-ci : *Beati Martini Athanacense monasterium* ou *Monasterium Athanacense Lugdunense* (*Grand Cart.*, I, N° 10). Ce qui donnerait à croire qu'Ainay cessa d'être une île entre 1070 et 1106, si une charte de 1251 ne parlait encore de « l'île d'Ainay ». Dans ce texte, il est vrai, l'expression peut se prendre dans un autre sens, celui de « monastère » d'Ainay, puisque la même charte cite à la fois « l'île de Saint-Pierre et l'île d'Ainay » : *insulam sancti Petri et insulam Athanacensem* (*Cart. lyonnais*, p. p. M.-C. Guigue, I, N° 464).

⁵ Île des Réguliers, mentionnée dès 1264 (*Usque caput insule regulariorum. Grand Cart. d'Ainay*, I, N° 190, acte du 17 novembre 1264) ; broteau de conflant (confluent), etc.

et de la Saône, qui s'était fait d'abord en amont, au nord de l'île¹, puis en aval, glissait de plus en plus vers le midi. Le bras du Rhône, qui baignait la pointe méridionale de ce qu'on appelait « la queue »² ou le « pré d'Ainay »,³ se transformait peu à peu en simple « brassière », peu profonde et que les alluvions comblaient chaque jour davantage ; en sorte que de ce côté, aussi bien que sur le rivage septentrional, le site tendait à se modifier profondément⁴.

Quand le graveur nancéen Israël Silvestre voulut, au cours d'un de ses voyages d'artiste, donner une vue d'Ainay, embrassant tout le panorama compris entre le vieux pont de la Guillotière et la porte Saint-Georges sur la rive droite de la Saône, il s'assit pour dessiner dans le broteau qui prolongeait l'île vers le sud-ouest. C'était en 1651⁵. A cette date, l'aspect offert aux regards par l'abbaye, entourée de ses remparts, était encore fort pittoresque. Au-dessus des arbres de son célèbre jardin et parmi les bâtiments claustraux presque intacts, le clocher de l'abbatiale Saint-Martin dressait avec orgueil sa tour massive, couronnée par une pyramide de pierre. Des barques mouillaient au bord du « pré » ou voguaient sur les eaux du confluent, abordant tour à tour au rivage « d'empire » et à celui du « royaume »⁶.

Par ailleurs, nous savons que notre abbaye, — la seule abbaye d'hommes que Lyon ait comptée dans le haut moyen âge, — était encore pourvue vers 1650, de tous les édifices exigés par la règle bénédictine. Un grand cloître s'appuyait au mur septentrional de l'église. Sur les autres côtés se trouvaient la salle capitulaire, les dortoirs, le réfectoire, la dapiférie, les écoles, l'infirmerie et la prison. Le logis abbatial où résidèrent, au XVI^e et au XVII^e siècle, à diverses reprises plusieurs rois et reines de France, venait d'être reconstruit par l'abbé Camille de Neufville de Villeroy. Le même prélat avait amené les eaux de Choulans dans son jardin par des canalisations qui traversaient la Saône⁷.

¹ Sur une ligne allant des Cordeliers aux Jacobins et au Palais de Justice.

² On lit dans le *Grand Cartulaire : Versus caudam athanacensem* (I, N^o 246, acte de 1260). *Arch. du Rhône*, Invent. Pupil, pièce 324, même date (f^o 542 et v^o).

³ Le *Cart. lyonnais* reproduit sous le n^o 169, un acte de vente, daté de 1219, relatif à une vigne située « *in territorio quod vocatur Pratum Athanacense* ». — Quelques textes du XVI^e siècle, donnent à la pointe d'Ainay le nom de pointe du Cheval Fol », en souvenir de la mascarade qui, formée devant la chapelle du Saint-Esprit du Pont du Rhône, s'achevait en ce lieu.

⁴ Cela est déjà sensible dans le *Plan Scénographique* (1550), conservé à la Bibl. de Lyon.

⁵ V. l'*Histoire de Lyon* du P. de Saint-Aubin, f^o 269.

⁶ Réaume », « Empi », tels étaient encore, il y a moins d'un siècle, les termes par lesquels les mariniers du Rhône désignaient la rive droite du fleuve, de tout temps française, et la rive gauche, longtemps soumise à l'autorité lointaine des maîtres du Saint-Empire romain-germanique.

⁷ *Arch. de Lyon, Act. Consul.*, BB. 147. — « Le jardin », écrivait Jacob Spon vers 1670, « autrefois

Bientôt tout cela allait être modifié. Mansart, le premier, et, après lui, combien d'autres, présentèrent au Consulat lyonnais des plans pour la transformation de la péninsule et de son petit archipel. Ces plans prévoyaient des bouleversements dont les bâtiments de l'abbaye sécularisée devaient être victimes. Peu s'en fallut même que, vers le milieu du XVIII^e siècle, l'abbatiale ne fût démolie, après avoir vu lotir ses jardins et disparaître une partie des édifices conventuels et du cloître. Elle fut sauvée cependant, mais non sans achever de perdre sa situation privilégiée. Au mois de février 1777, Antoine-Michel Perrache, architecte et sculpteur, obtint l'autorisation de renverser les remparts qui la protégeaient et l'isolaient encore, pour établir sur leur emplacement une large chaussée. Les premiers coups de pioche furent aussitôt donnés dans la vieille enceinte et, de ce fait, l'ancien enclos bénédictin se trouva soudé au « quartier neuf », dont la construction, inaugurée par Perrache, devait se poursuivre, à travers bien des vicissitudes, jusqu'à nos jours ¹.

Ce changement d'un paysage égayé par les verdure, animé par le mouvement des eaux, en un site urbain, encadré de hautes maisons, noires, presque toutes sans caractère, ne fut malheureusement pas la seule disgrâce infligée à l'antique abbaye.

Il subsiste actuellement peu de chose du primitif domaine insulaire, de ce que les vieux textes appellent « le tènement d'Ainay ».

Au XII^e siècle, c'était un fief important, avec jardins, vignes, prairies, saulaies, marécages, avec des moulins et un bac sur le Rhône ; fief qui s'étendait, au nord, jusqu'à la rue Mercière. Sur ce territoire qui comprenait les quartiers actuels de Bellecour, d'Ainay et, en partie, de Perrache, l'abbaye exerçait la double juridiction spirituelle et temporelle. Autour d'un temple rond fondé par cette reine Carétène, qu'on y ensevelit en 506 ², puis d'une église construite avant 1029 par le prêtre Gotbran ³, — sur la rive gauche de la Saône, dans l'île d'Ainay — existait une petite agglomération, connue au moyen âge sous le nom de « village Saint-Michel ». Là fut le siège d'une vaste paroisse, au moins à partir de 1250 ⁴.

très beau et très bien entretenu, ne laisse pas, quoiqu'on l'ait un peu négligé, d'être encore fort agréable ». *Recherches des antiquités et curiosités de Lyon*, éd. de 1675, 156.

¹ Cf. André Chagny, *Le sol sur lequel nous vivons : De Bellecour au Confluent*, 39-48.

² L'inscription funéraire de cette princesse nous est connue par un manuscrit du XI^e siècle (*Bibl. Nat.*, latin, N^o 2832). V. *Épigraphie*, ch. I.

³ Épitaphe de Gotbran dans le Ms. des *Antiquités* de Pierre Sala, *Bibl. Nat.*, franç., N^o 5447. V. *Épigraphie*, ch. I.

⁴ L'église Saint-Michel, désaffectée en 1690 et démolie presque entièrement en 1742, occupait à peu près l'emplacement de la maison qui porte le n^o 1 sur la rue Sainte-Colombe, le n^o 2 sur la rue

Dès le XIII^e siècle¹, ce grand fief monacal commence à fondre par suite d'aliénations pratiquées en retour du paiement de rentes foncières. Deux cents ans plus tard, les moines d'Ainay semblent avoir renoncé, au profit de la ville et d'autres ordres religieux, à la possession des terrains situés au delà de la limite méridionale de Bellecour. Et les aliénations continuent dans les siècles suivants, pour se précipiter à la fin de l'Ancien Régime².

Bref, à la veille de la Révolution, ce domaine était réduit à ce qui restait des jardins et des bâtiments situés autour de l'abbatiale, en d'autres termes au territoire circonscrit de nos jours par les rues Vaubecour, Bourgelat³, d'Auvergne, Jarente et les façades des maisons qui bordent au sud la rue Sainte-Hélène dans sa partie occidentale. La superficie totale, mesurée sur plan, était d'environ 28.200 mètres carrés.

Les derniers immeubles furent transformés en biens nationaux, en vertu des lois du 2 novembre 1789 et du 19 août 1792⁴. Répartis en onze lots, ils furent vendus à divers particuliers⁵ et, pour la plupart, démolis pour faire place à des maisons modernes. Le logis abbatial fut rasé, le cloître complètement détruit, et de l'immense jardin aux magnifiques ombrages il ne subsistera plus désormais que la très minime parcelle accrochée au flanc méridional de l'église.

Les brefs de vente⁶ stipulaient l'ouverture de trois nouvelles rues, deux en

Martin et le n° 21 sur le quai Tilsitt. (Benoît Vermorel, *Histor. et Statist. des voies comprises dans les quartiers de Bellecour, Ainay, Perrache et presque île Perrache*, 907 et suiv., ms. déposé aux Arch. de Lyon). — L'étendue de la paroisse Saint-Michel était considérable : elle embrassait tout le terrain compris entre les Jacobins et le confluent, plus des îles au sud, et, sur la rive gauche du Rhône, une partie du quartier actuel de la Guillotière, depuis La Plante jusqu'à la lône du Pont de Vaux (Alex. Poidebard, L'Église Saint-Michel dans *Bull. hist. du dioc. de Lyon*, Septembre-Octobre 1907).

¹ Arch. du Rhône, Cart. d'Ainay, H. 4507, f° 22. Acte de 1236.

² Voir, aux Arch. du Rhône, Rentes nobles d'Ainay, nos 7 et 10. — Sur l'ouverture des rues qui portent les noms des derniers abbés d'Ainay : Mgr d'Haussonville de *Vaubecourt* (1723), le cardinal de la Tour d'*Auvergne* (1733), l'abbé Victor de *Jarente* (1772), cf. A. Chagny, *Op cit.*, 34. La rue Vaubecour continua longtemps de s'appeler « rue d'Enay ».

³ Hormis le terrain occupé par l'École d'équitation ou Académie, aliéné par le Chapitre avant 1711. Ce terrain fut vendu le 23 août 1792 (Vermorel, *Historique*, 550).

⁴ Cf. aussi, aux Arch. du Rhône, Procès-Verbaux du conseil départemental en 1790 (I, 131, 207). Le plan de distribution des biens d'Ainay fut arrêté par le Conseil du District le 17 juin 1791.

⁵ Les lots 5, 6, 7 et 8, c'est-à-dire tout l'espace compris entre les rues Adélaïde-Perrin, Jarente, de l'Abbaye et des Remparts-d'Ainay, furent acquis par Henry Capelin ; les lots 9, 10 et 11, le terrain délimité par les rues d'Auvergne, Jarente, Adélaïde-Perrin et Remparts-d'Ainay, le furent par Antoine Saunier ; le reste alla à divers acquéreurs (Charléty, *Départ. du Rhône, Docum. relat. à la vente des biens nationaux*, n° 264-279 ; n°s 2430 et s.).

⁶ Arch. du Rhône, série Q, Lyon, I, 275, 276, 278, 292.

direction nord-sud : l'actuelle rue de l'Abbaye-d'Ainay et celle du Puits-d'Ainay (aujourd'hui Adélaïde-Perrin) ; une, orientée d'est en ouest : jadis rue Bayard, puis Ravez, c'est la partie occidentale de la rue des Remparts-d'Ainay¹. Ils prévoyaient aussi la démolition des chapelles de Notre-Dame et de Saint-Pierre, qui étaient sur le tracé des voies futures. Toutes ces rues sont maintenant bordées d'immeubles de rapport ou d'édifices publics, tels que mairie, écoles, établissements charitables, etc².

Par bonheur, l'ancienne abbatale Saint-Martin, devenue collégiale à la fin du xvii^e siècle, puis église paroissiale, honorée en 1905 du titre de basilique mineure³, est encore debout en dépit des « restaurations », souvent fâcheuses, qu'elle a subies, de même que son annexe, la vénérable chapelle Sainte-Blandine.

Elle est classée depuis 1844 parmi les monuments historiques.

Sise dans un des quartiers les plus paisibles de Lyon, quoique à une assez courte distance du Port Rambaud et de la gare Perrache, la plus importante de la ville, elle n'arrive plus qu'à grand peine à dominer de la pointe de son clocher les maisons qui l'entourent et la déroberent presque aux regards.

Elle est enfermée dans les limites d'un quadrilatère d'environ 42 à 43 mètres de côté, formé, au nord, par la rue des Remparts-d'Ainay, à l'est par la rue Adélaïde-Perrin, au sud, par la rue Bourgelat⁴. Sa façade occidentale borde en grande partie une place irrégulière, à laquelle elle a imposé son nom.

Sans parler du baptistère et d'une série de chapelles qui font maintenant corps avec la basilique elle-même, celle-ci groupe autour d'elle, au sud-est, la sacristie moderne et, à l'opposé, vers le nord, un vieux bâtiment (reste de l'ancienne chapelle Saint-Pierre) qui sert aujourd'hui d'école cléricale. Du même côté, sur l'emplacement d'une galerie du cloître, s'étend une longue, mais étroite salle de débarras. Au levant, une petite cour, parallèle à la rue Adélaïde-Perrin,

¹ Ces dernières furent ouvertes dans toute leur longueur en 1854 et 1878.

² Mairie du II^e arrondissement (ancien hôtel de la C^{ie} des Forges de Bessèges et de Terrenoire, construit par Clair Tisseur) ; Maison des Sœurs Saint-Vincent de Paul (Œuvre des Messieurs, établie en 1773) ; Hospice des Jeunes Filles Incurables, fondé en 1819 par Adélaïde Perrin ; Collège des Jésuites, etc.

³ Bref donné à Rome par le pape Pie X, le 25 juin 1905.

⁴ Sur ces diverses rues, voir Louis Maynard, *Dictionnaire de Lyonnaiseries* (aux noms). Les rues Adélaïde-Perrin et Bourgelat furent nommées le 17 février 1855 ; elles portèrent un temps les noms de rue du Puits-d'Ainay et du Chapitre. La rue Ravez (aujourd'hui, des Remparts-d'Ainay), fut nommée le 3 décembre 1878.

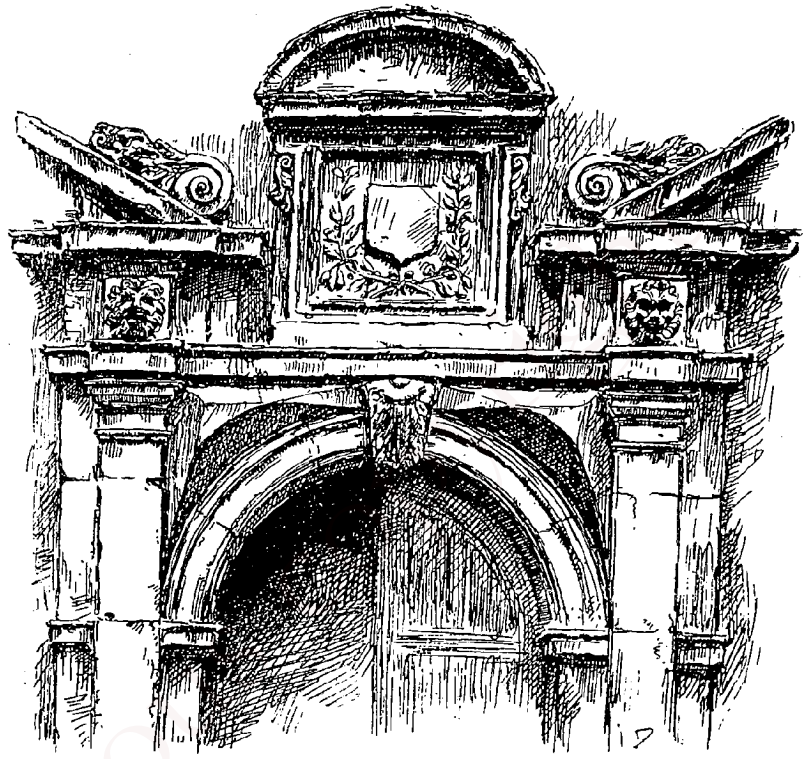
permet de circuler autour de la chapelle Sainte-Blandine et du chevet de la grande église. Au sud-ouest, un jardinet mélancolique, planté de quelques arbres, est le seul vestige des jardins dont l'abbaye jadis était si fière.

Un mur, percé de quatre portes modernes, enveloppe de trois côtés ce modeste domaine. L'une des portes donne accès de la rue Adélaïde-Perrin à la courette enveloppant l'abside. Une seconde conduit de la rue Bourgelat au transept de l'église, en passant devant la sacristie. Une troisième ouvre sur le minuscule jardin, où l'on pénètre par la place d'Ainay. Son tympan, dû au ciseau du sculpteur Joseph Fabisch¹, représente un miracle de la légende de saint Martin : l'apôtre de la Gaule, grand destructeur d'idoles et pour ce fait poursuivi d'une haine mortelle par les païens, voit tomber sur ses persécuteurs l'arbre qui, d'après leurs calculs, devait l'écraser.

Une dernière porte, — aujourd'hui condamnée, — fut bâtie en 1823 par Jean Pollet² sur la rue Bayard (actuellement rue des Remparts-d'Ainay). Utilisant des débris qui furent, peut-être, simplement trouvés sur place, cet architecte pratiqua une large ouverture en plein cintre sous le triangle d'un fronton, sommé d'une croix de fer. Sur de hauts stylobates s'érigent deux colonnettes couronnées d'élégants chapiteaux romans. De ces chapiteaux, taillés en faible relief, l'un est orné de palmettes à feuilles retombantes, l'autre, de beaux entre-lacs. La voussure interne de l'archivolte est faite en partie de claveaux décorés de têtes d'anges. Quant au linteau, il serait, d'après Fleury La Serve, un « débris romain ». C'est en réalité, une traverse décorée de rinceaux, dont une partie seulement est ancienne, mais non « romaine » ; elle date de la Renaissance.

¹ Joseph-Hugues Fabisch (Aix 1812-Lyon 1886) fit ses études artistiques à Aix, puis s'installa à Saint-Étienne, d'où il vint à Lyon, en 1845, comme professeur à l'École des Beaux-Arts. Il en devint directeur en 1874. Il a doté le presbytère et l'église d'Ainay d'une douzaine de bas-reliefs et de statues.

² Parmi les travaux d'architecture du Lyonnais Jean Pollet (1795-1839), l'un des premiers en date fut précisément cette « petite porte de l'église d'Ainay ». On retrouvera souvent mentionné le nom de cet architecte romantique. — V. sur lui un article nécrologique de Joseph Bard, dans la *Rev. du Lyonnais*, 1839, 118 et s.



PREMIÈRE PARTIE

HISTORIQUE SOMMAIRE



L'abbaye d'Ainay vers 1650 (d'après Israël Silvestre)

CHAPITRE PREMIER

L'AGE HÉROÏQUE

DES ORIGINES AU MILIEU DU NEUVIÈME SIÈCLE.



Est de la probité historique le plus élémentaire d'avouer que nous ne savons à peu près rien sur les origines des monuments d'Ainay, des édifices culturels aussi bien que des bâtiments claustraux, car il va sans dire qu'il n'y a pas d'abbaye sans église. Ce n'est pourtant pas faute de zèle de la part des historiens et archéologues lyonnais. En l'absence de documents authentiques, — les anciennes archives du monastère ont été brûlées en 1562 par les bandes calvinistes du baron des Adrets ¹ — combien d'entre eux se sont évertués à échafauder des systèmes dont le moindre inconvénient est, à l'ordinaire, de reposer sur les bases ruineuses d'hypothèses, inventées pour les besoins d'une cause !

La cause est celle que plusieurs érudits de valeur diverse, tels que A.-M. Chevavard, de Boissieu et Monfalcon, ont soutenue avec âpreté au cours du dernier siècle.

¹ La Mure, *Op. cit.*, 164 : « Ils firent un bûcher de ses archives ».

Leur thèse peut se résumer en quelques mots : l'origine des édifices chrétiens d'Ainay est extrêmement ancienne, car c'est dans ce lieu que, d'une part, les Gallo-Romains ont élevé le célèbre autel de Rome et d'Auguste, avec l'amphithéâtre de Lugudunum et que, d'autre part, les cendres des martyrs de 177 furent recueillies, puis déposées dans une grande basilique.

Sur le premier point, dont on verra plus loin l'intérêt par rapport à notre église, contentons-nous d'observer ¹ que, par un phénomène d'urbanisme dont on retrouve d'autres exemples dans la vallée du Rhône, notamment à Vienne et Arles, les habitants de Lugudunum installèrent de bonne heure dans l'île d'Ainay un port avec des entrepôts de commerce, les *Canabae* ² qui donnèrent son premier nom historique à ce quartier de la ville. Ils y bâtirent bientôt, non pas le légendaire « athénée », non plus qu'un amphithéâtre, avec l'autel de Rome et d'Auguste, mais des villas, des maisons de plaisance ornées de mosaïques dont certaines font aujourd'hui l'orgueil de nos musées ³.

Sur le second point, il suffira de rappeler ici que, si l'on s'est efforcé, avec une constance digne d'un meilleur sort, de lier l'origine de l'abbaye d'Ainay au culte des premiers martyrs de Lyon, ce fut surtout par suite d'une interprétation, — présentée longtemps comme seule exacte, — d'un texte de Grégoire de Tours ⁴.

Le récit de l'historien des Francs, dépouillé de son auréole de miracle, est à première vue très clair ; il devrait même constituer un témoignage d'autant moins récusable que Grégoire de Tours fut le petit-neveu de l'évêque Nicetus (saint Nizier) et qu'il vécut assez longtemps à Lyon parmi les clercs de l'église

¹ Les discussions sur l'île d'Ainay au temps de la domination romaine, voire sur l'étymologie du mot *Athanacus*, qu'on fait venir du grec, du celte ou du burgonde, sans se douter qu'il se retrouve dans l'onomastique française, des Alpes à la Loire, n'ont que faire ici. On trouvera tous les éclaircissements utiles sur ces questions dans notre volume en préparation sur l'histoire de l'Abbaye d'Ainay.

² En juin 1829, tandis qu'on creusait les fondations de la maison située entre les rues Sainte-Colombe et Martin, à l'ouest de la place Saint-Michel (aujourd'hui place Antoine-Vollon), on découvrit dans un épais massif, en partie composé de débris antiques, deux inscriptions relatives à deux patrons de la corporation des négociants en vins et de celle des bateliers de la Saône. L'une d'elles souligne que les négociants en vins résidaient à Lyon dans les *Kanabae*. Il semble qu'on désignait ainsi sinon toute l'île d'Ainay, du moins sa partie nord-occidentale, proche du port des bateliers de la Saône. Allmer et Dissard, *Musée de Lyon, Inscript. antiq.*, II, 453-455, 456-458. V. aussi C. I. L. VI, 29.722 (mention des *Kanabae*).

Des *Kanabae* existèrent également à Rome sur le Tibre, à Marseille sur le vieux port (Canebière)

³ Ph. Fabia, *Rech. sur les mosaïques romaines de Lyon*, 53-114.

⁴ Grégoire de Tours, *Liber in Gloria Martyrum*, lib. I, cap. XLIX (*Opera*, éd. Arndt et Krusch, Hanovre, 1885, I, 522). — Parmi ceux qui ont rattaché l'origine d'Ainay à une chapelle ou crypte où auraient été déposées les cendres des martyrs de 177, citons le P. de Colonia, *Hist. littér. de Lyon* II, 19 ; Aug. Bernard, *Petit Cartul. d'Ainay*, à la suite du *Cartul. de Savigny*, II, 111 ; Vachet, *Les paroisses du dioc. de Lyon*, 520.

épiscopale ¹. D'après lui, les corps des martyrs de 177, s'ils furent brûlés par les païens et leurs cendres jetées au Rhône, ne périrent pas tout entiers : ces débris sacrés ne furent pas emportés par le courant. On put les recueillir et ces reliques furent déposées sous l'autel d'une basilique d'une surprenante grandeur, que les chrétiens édifièrent ². Le narrateur ajoute : « L'endroit où ils ont souffert s'appelle *Athanaco* ; c'est pourquoi quelques-uns les nomment eux-mêmes martyrs *athanaciens* ³. »

Mais ce terme d'*Athanaco* ne visait pas seulement l'île qui devait porter un jour une abbaye ; la hauteur, qui la domine juste à l'ouest et de l'autre côté de l'eau, était désignée au moyen âge par le même nom. C'était le « puy d'Ainay » (*podium athanacense*)⁴. Là se devrait situer, sur la berge du Rhône qui s'unissait à la Saône au bas d'un versant presque abrupt ⁵, l'invention miraculeuse des cendres. En tout cas, la vaste église qui, d'après Grégoire de Tours, fut bâtie pour abriter les glorieuses reliques, semble bien ne pouvoir être identifiée qu'avec la basilique, consacrée d'abord aux Saints Apôtres et aux Quarante-huit Martyrs : Saint-Nizier ⁶.

¹ Entre 552, début de l'épiscopat de son grand-oncle, et 563, il lui rendit visite à deux reprises ; puis il séjourna auprès de lui comme diacre entre 563 et 573, date de la mort de saint Nizier et du commencement de son propre épiscopat à Tours.

² « *Mirac magnitudinis* » (Grég. de Tours, *Ibidem*). Cette basilique, sur l'emplacement de laquelle l'historiographe ne donne aucune précision, fut sans doute édifiée assez longtemps après 177. Cf André Chagny, Les Débuts du Christianisme à Lyon et à Vienne (*Bull. paroissial de Saint-Pothin*, juin 1927, 14 et 15).

³ « *Locus ille in quo passi sunt Athanaco vocatur, ideoque et ipsi martyres a quibusdam vocantur athanacenses.* »

Sur cette question si controversée, même après la découverte d'un « amphithéâtre » (?) par Lafon (*L'Amph. de Fourvière, Rev. du Lyonnais*, 1887), voir l'étude très documentée de Germain de Montauzan : Du Forum à l'amph. de Fourvière (*Rev. d'hist. de Lyon*, 1905, 321 et s.). Les fouilles, actuellement pratiquées dans le clos de la Compassion, ne sont pas favorables à la thèse de Lafon : elles font apparaître un théâtre. Dès maintenant, il semble qu'on doive se rallier à la thèse défendue par Steyert (*Nouv. Hist. de Lyon*, 1, 419), qui donne comme le lieu du martyre de sainte Blandine et de ses compagnons l'amphithéâtre dont on aurait reconnu l'existence sur le versant méridional de la colline Saint-Sébastien, dans le territoire fédéral des Gaules ou son voisinage immédiat. De sérieuses présomptions naissent d'une lecture attentive de la fameuse *Lettre des Chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie*. Mais tout Fourvière n'est pas encore exploré.

⁴ *Arch. du Rhône*, fonds de Saint-Just, liasse 11, cote 1 : entre autres, acte de 1284, où il est question « del puy d'Esnay ».

⁵ Au II^e siècle, la masse principale des eaux du Rhône rejoignait la Saône en amont de Bellecour, vers la place des Jacobins. La rive droite, à partir de l'endroit où s'est élevé Saint-Jean, était battue par les eaux du fleuve.

⁶ Cf. Guigue, La Fête des Merveilles (dans *Bibl. hist. du Lyonnais*, 1887), 158-159 ; CoVILLE, *Recherches sur l'église de Lyon du V^e au IX^e siècle*, 462 et s.